des textes de Plutarque et de Cicéron. Nisus et Euryale, qui rivalisent d'abnégation, ne veulent ni se quitter ni se survivre. Cette attitude rappelle celle d'Oreste et de Pylade dans l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, et surtout dans le *Dulorestes* de Pacuvius, où les deux amis décident de mourir ensemble, faute de pouvoir se sauver mutuellement. Cicéron (*De Finibus*, II, 79, etc...) citait cette scène célèbre pour critiquer chez les Épicuriens la conception utilitaire de l'amitié. Et Sénèque à son tour écrira : « Aimer, c'est avoir quelqu'un pour qui mourir » (*Lettres à Lucilius*, 9, 8 sqq.) Virgile, qui connaît Pacuvius, a pu s'inspirer de ce modèle. Nisus et Euryale sont conduits par leur amitié même à « mépriser le tranquille repos » (v. 186). L'existence de ce « lieu commun » est confirmée par deux autres textes : Horace (*Épode I*) déclare à Mécène qu'il renonce à l' « otium » pour le suivre par pure amitié dans la campagne d'Actium ; c'est précisément l'année (31) où il semble se détacher de l'épicurisme. D'autre part, Tacite (*Annales*, XV, 63) décrit la tentative de suicide de Pauline, qui n'a pas voulu survivre à son mari, Sénèque : « Celui-ci ne s'opposa pas à sa gloire. » L'ensemble de ces faits concourt à faire apparaître, dans la littérature romaine, un thème de réflexions philosophiques sur le suicide par amour. Les écrivains favorisent ainsi une évolution du stoïcisme antique vers plus de sensibilité.

— M. P. Boyancé souligne que Virgile tend effectivement à transformer le style épique en y introduisant des maximes générales dont les nuances, parfois subtiles, s'éloignent de la simplicité d'Homère. Les allusions au stoïcisme sont inspirées au poète par sa vaste culture.

— H. Bardon, président, félicite M. A. Michel en regrettant que l'heure avancée ne laisse pas place à une débat plus ample sur un problème qui met en cause deux mobiles essentiels de l'activité poétique à Rome : tradition et personnalité.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 14 MARS 1959.

Président : M. H. Bardon.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, M. J. André, Mme J. Assa, M. R. Bloch, Mlle M. Bontemps, MM. P. Boyancé, E. Cavaignac, J. Collart, P. Courcelle, A. Dain, P.-M. Duval, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. R. P. Folliet, J. Fontaine, J. de Foucault, R. France, E. Galletier, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon, R. P. Hubert, P. Jal, S. Lancel, P. Langlois, H. Le Bonniec, G. Le Bras, P. Lévêque,

A. Magdelain, C. Margueron, R. Marichal, J. Marouzeau, A. Michel, Mme M. Michel-Lévy, MM. X. Mignot, J. Monfrin, J. Morel, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. Ch. Parain, J. Perret, Mlle H. Pétré, MM. H. Pflaum, Ch. Picard, G. Picard, A. Piganiol, M. Rambaud, Rebuffat, J. Reinach, J.-C. Richard, R. Richard, G. Rochefort, L.-F. Rolland, Ch. Samaran, M. Santoni, W. Seston, J. Soubiran, H. Stern, R. P. Testard, P. Veyne, Mlles S. Viarre, J. Vielliard, MM. R. Villers, P. Wuilleumier.

Informations.

M. J. Marouzeau se plaît à rappeler que M. P. Boyancé a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et lui adresse les félicitations de la Société, qui manifeste son sentiment par des applaudissements chaleureux.

Il signale que la dernière limite pour l'inscription au Congrès des associations des études classiques est fixée au 30 avril, et Mlle J. Ernst se met à la disposition des participants éventuels pour leur fournir tous renseignements utiles.

Il fait part du désir exprimé par les organisateurs italiens du Congrès cicéronien d'enregistrer une notable participation de la France ; la Société sur sa proposition délègue pour la représenter au Congrès son président M. H. Bardon, comme membre français, et M. N. I. Herescu, comme membre étranger.

Enfin, comme suite à une communication antérieure, il donne lecture d'un article de M. A. Maurois, paru dans *Carrefour* le 28 janvier 1959, où est relatée, avec des considérants qui ne sauraient prêter à discussion la décision, unanime de l'Académie française de « demeurer fidèle à la prononciation française du latin » !

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. P. Grimal pose la question suivante : *Le conte d'Amour et Psyché est-il un mythe?*

Le conte d'Amour et Psyché, inséré dans les *Métamorphoses* d'Apulée, a paru, dès le temps de Fulgence, recéler une allégorie. Plus récemment, Otto Jahn voulait y voir un symbole d'inspiration platonicienne, mais cette thèse a été très combattue, d'abord par Reitzenstein, qui considère ce conte comme le « résidu » d'un mythe iranien, élaboré dans le milieu alexandrin et parvenu à Apulée par une source grecque, ensuite par l'école des folkloristes qui a fait observer que des contes très semblables se retrouvent un peu partout dans le monde, en dehors de toute interprétation symbolique. Devant ces divergences, l'on semble en être venu à une solution de paresse qui ne veut voir là qu'une « belle histoire », sans plus.

Cependant, plusieurs raisons invitent à dépasser ce point de vue. D'abord le nom même de Psyché, puis celui des servantes de Vénus, enfin celui de l'enfant de Psyché et de l'Amour. Un examen rapide des épisodes du conte montre que la donnée folklorique a été modifiée, et que l'auteur a utilisé pour cela des souvenirs de la mythologie classique, mais que le récit présente certaines particularités qui en font un « hapax » mythologique. Ainsi, parmi les nombreuses histoires de rivalités entre femme et déesse, jamais n'intervient Aphrodite ; on ne connaît pas non plus d'amante d'Éros. Les emprunts sont faits à certaines légendes (Andromède, Danaïdes, Héraclès, Isis et Io, Déméter) qui ont toutes revêtu, à un moment de l'Antiquité, une signification religieuse, certaines même étant des mythes d'initiation.

L'histoire des amours de Psyché et d'Éros n'est pas une invention d'Apulée. Les monuments de la plastique hellénistique et romaine nous ont familiarisés avec elle. Le « corpus » établi par Max. Collignon montre clairement que ces amours ont une signification funéraire, et certaines représentations attestent qu'elles figurent un mythe dont nous trouvons trace dans la pensée platonicienne, celui de la « descente » de l'âme dans le corps et de sa remontée, sous la conduite de l'Amour, vers le monde divin. Apulée, écrivant au moment où ces représentations sont en pleine vogue, ne pouvait les ignorer, et le conte qu'il a inséré s'inscrit comme l'un des témoignages de la pensée « orphique », à laquelle se rattache le mythe platonicien lui-même.

Le conte de Psyché présente des caractères qui l'apparentent à la littérature « gnostique » (païenne) : l'idée que la connaissance de Dieu n'est possible que par la *vue*, les effets de cette révélation, les transformations qu'elle produit dans l'âme, tout cela, qui est attesté par divers textes hermétiques (par exemple *Corp. Herm.*, X), est « dramatisé » par les épisodes du conte, qui, sans cela, apparaissent comme incohérents (incohérence du caractère de la jeune fille, avant et après la « révélation », rôle des sœurs, etc.). Mais le rôle de l'Amour est étranger à la gnose ; il appartient à l'univers « platonicien », comme le confirment plusieurs passages du *De Deo Socratis*, qui définissent Éros comme l'un des « démons » de l'air, intermédiaire entre les divinités supérieures et les hommes.

Ce symbolisme, une fois reconnu dans ses grandes lignes, peut être retrouvé dans le détail du conte. Vénus, par exemple, est clairement rapprochée de l'Isis du livre XI. Les aventures de Psyché la montrent « mourant » deux fois et, au terme de sa double mort, parvenant à l'héroïsation (ce qui est étranger à la donnée folklorique).

Il semble donc qu'Apulée ait utilisé des données populaires pour construire un mythe platonicien, au sens le plus large, en fait très syn-

crétique, où l'on devine certains éléments iraniens (avec Reitzenstein), mais dont l'essentiel est conforme à la doctrine que développera plus tard Plotin. Tout cela plaide en faveur de l'originalité d'Apulée qui, dans cet épisode, ne suivit sans doute pas une source préexistante unique, mais fit œuvre créatrice.

— M. Charles PICARD donne son accord à la thèse exposée. Il rappelle l'existence d'une représentation figurée du conte d'Apulée à Pouzzoles. Il regrette que M. Grimal n'ait pas utilisé le mémoire de M. Jeanmaire sur le caractère initiatique du récit, mais reconnaît que l'influence platonicienne est prédominante, Platon n'étant d'ailleurs que le représentant de la pensée orphique, dont on retrouve des linéaments à Mycènes.

— M. Gilbert Ch.-PICARD pense qu'Apulée, Numide, a pu être influencé par les croyances de son pays, la théologie numide se rapprochant des conceptions platoniciennes. Sur des stèles actuellement au Musée du Bardo, l'on voit l'Amour unissant Vénus et Liber.

II. — M. Paul VEYNE étudie, à propos du « voyage d'outre-tombe », les *idéaux collectifs dans l'art funéraire romain.*

1) Sous l'Empire, un très grand nombre de stèles funéraires grossières représentent le défunt en train de voyager sur un chariot (par exemple K. Sàgi, *Archaeologiai Ertesitö*, 1944-1945, pl. 79-89) ; le même thème apparaît sur de riches sarcophages (appelés, depuis Wilpert, « sarcophages de la catèchése du diacre Philippe »).

En réalité, ces monuments ne se rapportent pas au voyage d'outre-tombe (à la différence, par exemple, des représentations étrusques du mort voyageant) ; ils se réfèrent au trop bref voyage de la vie terrestre, à la *peregrinatio vitae* (*De remed. fortuit.*, 2, 2), à l'*iter vitae* (Sénèque, *Brevit. vit.*, 9). C'est ce que semble prouver un détail précis : sur un certain nombre de ces monuments, le mort s'apprête à passer devant une borne dressée au bord du chemin, laquelle borne porte parfois un chiffre, qui n'est autre que l'âge du défunt, le nombre d'années qu'il ne pourra franchir (chiffres : *IV*, De Bruyne, *Riv. Arch. crist.*, XXVII, 1951, 91 ; *V*, *Not. d. Sc.*, 1926, pl. VIII ; *X*, Matz-Duhn, *Bildwerke*, 4108, Wilpert, *Sarcofagi*, pl. 21, 4 ; *XI*, Amelung, *Vatican.*, t. I, pl. 38, n° 69 ; *XIII*, Espérandieu 1560 ; *XX*, Wilpert, 21, 1 ; *L*, Amelung, t. I, p. 356). Cette borne est la *mortis meta* ou *vitae meta* d'Ovide et de Virgile ; pareillement, sur le monument d'Igel, l'inscription *LIIII* de la borne milliaire signifie, non pas *leugae quattuor*, mais : « le défunt est mort à 54 ans ». La borne portant gravé un nombre d'années reparaît, dans un autre contexte, sur des médaillons de *decennalia* (Gnecchi, *Recueil*, I, pl. 28, 8 et 29, 5). Au total, ces monuments se rap-

portent au voyage de la vie, et développent une allégorie fataliste et consolatrice : la vie terrestre n'est qu'un voyage trop bref, vite arrêté par la borne de la mort ; *tendimus huc omnes, metam properamus ad unam* (*Consolatio ad Liviam*, 359 ; *iter VII annis ego jam fatale peregi* (*C. I. L., VI*, 5953).

2) Par ailleurs, les sarcophages dits de la catéchèse de Philippe font voir le défunt qui, durant le voyage de la vie, tient à la main un livre déroulé, et converse avec un philosophe domestique ou un *amicus*. C'est là une docte conversation, qui, d'une part, appartenait au rituel de la vie mondaine, et, de l'autre, avait une portée eschatologique : sa culture vaudra au défunt l'immortalité. Bref, cette image concilie réalisme et symbolisme : le culte des Muses était une mystique distinguée. On en dira de même, par exemple, du thème funéraire de la chasse : celle-ci est à la fois un symbole de la *virtus* du défunt, qui lui vaudra l'immortalité, et un sport aristocratique qui situe socialement le défunt.

Quant aux stèles grossières du voyage de la vie, elles présentent souvent le défunt qui voyage avec sa femme et ses enfants : il n'a eu d'autre idéal que de traverser cette vie en bon père de famille.

3) D'autres idéaux collectifs peuvent être définis grâce à l'art funéraire. On peut esquisser, par exemple, l'iconographie de l'idéal d'*otium* et de *tryphè*, cher aux gens du peuple et à la petite noblesse, et qui n'avait rien de hautement aristocratique. On peut y rattacher :

— les scènes de banquet « funèbre » d'époque impériale, qui doivent représenter en réalité un banquet de la vie réelle (H. Seyrig, *Annales arch. de Syrie*, I, 1951, 38) ;

— les représentations de la défunte avec un miroir, un éventail, une ombrelle ou un coffre à bijoux, ou, plus simplement, la représentation d'objets de toilette ou de parure ;

— les scènes où les tenanciers apportent au maître les « cadeaux de rigueur » (monument d'Igel ; D. Faccenna, *Boll. Com. Arch.*, 73, 1949-1950, 215).

— M. Charles Picard hésite à approuver certaines des interprétations présentées. Les chars funéraires bachiques (Alföldi, *Ant. Class.*, 1939), la stèle du jeune cavalier d'Albano (W. Seston, *Hommages Bidez-Cumont*, p. 313) montrent bien que le voyage du défunt se déroule dans l'au-delà.

Il ne faut pas séparer ces documents de leurs antécédents grecs. Le coffre des reliefs funéraires, coffre à bijoux? Mais, sur la stèle de Philis à Thasos, un parchemin émerge du coffre ; il s'agit évidemment d'un « livre des morts » (Ch. Picard, *La sculpture*, 2, *Période classique*, *V^e siècle*, p. 847).

Il n'est pas assuré que le livre tenu par le défunt dans les sarcophages « de la catéchèse de Philippe » soit un symbole de la culture, comme le veut M. Marrou, plutôt qu'un livre sacré.

L'interprétation des monuments funéraires est trop souvent affaire de mode ; à une génération « symboliste » succède une génération « réaliste ».

— M. Gilbert Charles-Picard est prêt cependant à admettre qu'un thème apparemment identique ait pu avoir des significations différentes selon les lieux et les époques.

— M. William Seston souligne l'importance des représentations de la vie dans l'art funéraire ; sur certains sarcophages apparaît une course de chars, symbole de la vie, qui se termine par un accident allégorique.

— M. Paul-Marie Duval accepte l'interprétation proposée des chiffres gravés sur la borne, en particulier du chiffre LIIII du monument d'Igel : c'est l'âge du défunt.

— M. R. Marichal suggère un rapprochement entre le banquet et le *refrigerium*.

— M. Henri Stern admet que la classe de documents étudiée par M. Veyne se rapporte bien à un voyage de la vie, et non au voyage d'outre-tombe[1].

IV.

SÉANCE DU SAMEDI 11 AVRIL 1959.

Président : M. R. France.

Membres présents. — M^lle^ M.-Th. d'Alverny, MM. J. André, J. Beaujeu, R. Bloch, J.-P. Brisson, R. Chevallier, J. Collart, M^mes^ Collinet-Guérin, S. Corbin, MM. P. Courcelle, A. Dain, P. Dufraigne, M. Durry, N. Duval, A. Ernout, M^lle^ J. Ernst, MM. P. Flobert, G. Fohlen, E. Galletier, R. P. Gils, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon, R. P. Hubert, P. Jal, M^lle^ D. Joly, MM. S. Lancel, P. Langlois, J. Marouzeau, C. Margueron, R. Martin, M^lle^ Y. Mestivier, M. A. Michel, Mme Michel-Lévy, MM. J. Monfrin, L. Nougaret, M^mes^ S. Nougaret, A. Ohana, MM. Ch. Parain, J. Perret, Ch. Picard, G. Picard, P. Pouthier, J. Reinach, J.-Cl. Richard, Ch. Rosset, Ch. Samaran, W. Seston, R. Sindou, R. P. Verheijen, M^lle^ S. Viarre, MM. R. Villers, P. Wuilleumier.

1. Le texte de cette communication sera publié partiellement dans la Revue *Gallia*.